



Les Potins d'Uranie

Atacama Fiction

AL NATH

Seconde moitié du XX^e siècle.

Iquique, à 1850 km au nord de Santiago du Chili et au bord de l'Océan Pacifique, est une ville du désert de l'Atacama en bord de mer, par environ 20 degrés de latitude sud.

En ce dimanche matin, l'hôtel de la chaîne d'Etat était encore plus triste et plus formel que d'habitude. La chambre était propre, mais la décoration vieillotte avait connu de meilleurs jours, tout comme l'ameublement. La literie non plus n'était plus de prime jeunesse comme l'attestaient les nombreux trous et racommodages.

Par rapport à la veille où elles étaient noires de badauds, les rues poussiéreuses d'Iquique étaient pratiquement vides en ce dimanche matin chaud de décembre: on n'y voyait pratiquement que quelques taxis en maraude du 'gringo' à escroquer et quelques rares touristes pas tout à fait au diapason de l'horaire local. L'architecture désuète des bâtiments du style colonial ressortait encore plus que d'habitude.

Après avoir tenté de localiser le musée archéologique local qu'on lui avait indiqué à l'intersection de deux rues en fait parallèles (réponse typique d'une personne locale de bonne



volonté, mais ne sachant pas), le visiteur décida de repérer un taxi moins filou que les autres dans une petite rue annexe et de pousser une pointe jusqu'à l'oasis de Pica, à une bonne centaine de km à l'intérieur des terres, vers le sud-est.

Mais son but était aussi de s'arrêter en chemin à la ville fantôme de Santa Laura, à Humberstone ou à l'une de leurs soeurs. L'ambiance y était assez particulière: gros bourgs fantômes que la sécheresse du désert et la relative protection des touristes avaient laissés dans un état assez proche de celui dans lequel ils avaient été abandonnés. La mise au point d'un processus industriel de fabrication du nitrate de potassium utilisé dans les explosifs avait rendu inutile, pratiquement du jour au lendemain, la collecte du salpêtre affleurant sur le sol du désert de l'Atacama.

Beaucoup de choses donc étaient restées dans ces 'villes' faisant songer à des décors de westerns sud-américains: la grand-place visiblement opulente autrefois avec ses maisons aux arcades ombragées et aux faux pignons de bois compliqués et ambitieux; l'école avec ses bancs et ses cahiers de classe; les bureaux de la compagnie et ses registres de payes; les échopes; et jusqu'au cimetière de locomotives et quelques structures industrielles qui restaient les éléments les plus tangibles du passé minier du site. Les ferrailleurs y avaient encore de beaux jours.

Le visiteur ne pouvait qu'être ému par ces vestiges datant d'environ un demi-siècle. On retrouvait même des exemplaires de l'*Osservatore Romano* dans ce qui avait servi d'église. Le chauffeur de taxi chilien lui-même, qui devait pourtant bien connaître ces lieux, restait muet et parcourait les ruines d'un air songeur. Grandeur et décadence ... Comme quoi, on n'est jamais à l'abri d'une avancée technologique soudaine.

Première moitié du XXI^e siècle.

Le publiboard glissait doucement dans le ciel du crépuscule. Ses concepteurs avaient été géniaux. Bas sur l'horizon en débuts et en fins de nuit pour les régions les plus peuplées de la Terre, son logo de symétrie isotrope permettait une identification non-équivoque, qu'il soit observé de l'est ou de l'ouest, de l'hémisphère boréal ou austral.

Et il n'était pas seul! Bientôt constituant une flottille au-dessus de l'horizon, les satellites publicitaires, ou publiboards comme on les appelait familièrement, marquaient la présence des grandes corporations planétaires industrielles et de services.

Et ils ne se gênaient pas mutuellement: la WASA (World Agency for Space Advertising ou Agence Mondiale pour la Publicité Spatiale en français) avait fixé des distances minimales à respecter et une limite supérieure à la luminosité de chaque satellite, de façon à ce que l'un n'écrase pas l'autre et qu'une certaine quiétude de l'environnement soit respectée.

Toutes ces règles avaient été bizarrement inspirées de celles régissant l'ancien aéroport Kai Tak de Hong Kong situé en pleine agglomération urbaine, du temps où cette ville était encore une colonie de la couronne britannique: publicité abondante, mais paradoxalement assez 'tranquille' (pas de clignotement ou d'autre caractère dynamique) pour ne pas perturber en tous temps les très nombreux décollages et atterrissages d'aéronefs (authentique).

Tout cela n'avait pas été acquis sans peine: face aux intérêts économiques des dites corporations, quelques 'lobbies' avaient donné de la voix pour protéger un environnement nocturne traditionnel.

Au premier rang s'étaient trouvés les écologistes conventionnels, soucieux de préserver les rythmes biologiques diurnes des végétaux, des animaux et des humains, mais une limite supérieure à la luminosité des publiboards les avaient apaisés.

Divers autres groupes avaient manifesté leur mécontentement, notamment celui des scientifiques étudiant les objets célestes depuis le sol, mais leur argumentation n'avait pas pesé très lourd.

Des changements climatiques importants avaient réduit le nombre des sites observationnels utilisables depuis le sol. En outre, une synergie avec des intérêts économiques du moment poussait vers la multiplication d'installations spatiales où les conditions observationnelles étaient bien meilleures que du sol puisque débarrassées de toutes les dégradations atmosphériques et des interférences avec les publiboards localisés pour la plupart sur des orbites inférieures.

En outre, à part quelques personnes volontaires utilisées pour la maintenance in situ, toutes les collectes de matériel observationnel étaient réalisées depuis le sol, par le dernier cri des bio-assistants pré-programmés, auto-explorants et couplés à la dernière génération des systèmes experts évolutifs à contraintes réflecto-sensitives.

Et surtout, avec la distance du temps, les modes avaient évolué. Adeptes de ce qui était certes l'une des plus vieilles sciences dans l'héritage historique, ceux que l'on appelait les astronomes avaient perdu de leur crédit face aux problèmes sociaux, culturels et adaptatifs auxquels l'humanité devait faire face.

De toute évidence, faute d'une communication appropriée et adaptée, les astronomes s'étaient coupés du support des groupes de pression sondés et non sondés, si importants depuis quelques décennies pour les prises de décisions.

Deuxième moitié du XXI^e siècle.

Le voyage du couple avait débuté tôt, alors que les derniers publiboards du matin étaient encore visibles. Par l'intermédiaire des assistants touristiques informatisés, ils avaient trouvé un coin inhabituel à visiter: des restes d'observatoires astronomiques situés en quatre points différents, dont deux très proches l'un de l'autre, dans la région pré-andine de l'Union Sud-Américaine (USA).

La région que nos voyageurs traversaient actuellement était superbe: la végétation tropicale luxuriante donnait une touche de plus en plus colorée au fur et à mesure que le jour s'avancait. L'assistant touristique indiquait dans son branchement historique que cette recrudescence végétale était récente et résultait des grands changements climatiques du début du XXI^e siècle. Mais elle n'avait fait que rétablir une situation qui avait déjà prévalu (authentique) avant une désertification poussée, quoique temporaire, de ces régions.

Il ne restait pas grand'chose à voir des sites astronomiques: les bâtiments étaient devenus des ruines donnant seulement une vague idée des infrastructures de l'époque. L'instrumentation qui s'y trouvait avait été récupérée autant que possible. Les appareillages trop âgés avaient été canibalisés pour des réutilisations partielles ou mis dans des musées, essentiellement de la République Européenne, Nord-Africaine et Moyen-Orientale (RENAMO) ou de la Fédération Nord-Américaine et du Centre (FNAC) où se trouvaient auparavant les organismes gestionnaires de ces observatoires.



Les changements climatiques avaient été responsables de la désaffectation progressive de ces hauts-lieux de la science d'Uranie qui avaient ainsi subi une forte baisse de leur efficacité et de leur rentabilité, et par suite un tarissement de ce qui était déjà devenu, toutes priorités socio-économiques changeantes, de maigres sources de financement. Ces dégradations avaient finalement conduit à leur fermeture.

La publicité spatiale avait aussi contribué à augmenter la brillance du fond de ciel, donc à la réduction du pouvoir pénétrateur dans l'espace des instruments basés au sol. Seuls les satellites astronomiques en orbites élevées n'avaient pas été affectés.

L'escarmouche avec les grandes corporations publicitaires avait à peine eu lieu: celles-ci avaient offert de substantielles compensations pour la mise en orbite de quelques instruments de recherche des plus modernes pour l'époque. Le sponsoring scientifique était encore en pleine vogue et la somme payée, si bienvenue qu'elle fût pour les scientifiques, ne représentait en fait qu'une très faible fraction du budget publicitaire des dites corporations par rapport à ce qu'elles récoltaient par l'impact mondial des publiboards.

En réalité, nos voyageurs n'avaient jamais quitté leur lieu de séjour: toutes les informations et sensations diverses leur avaient été transmises par le dernier cri de la réalité virtuelle couplée aux systèmes experts et aux bases de connaissances et sensorielles maintenues à jour en permanence.

Toutes les impressions étaient parfaitement restituées, et parfois mieux que dans la réalité elle-même, grâce aux techniques d'améliorations informatiques qui avaient atteint des niveaux de perfectionnement impressionnants rendant des situations plus 'vraies' que ce que n'avaient vécu les contemporains. Les informations et sensations étaient aussi garanties non altérées, alors que les possibilités informatiques permettaient de les modifier à volonté.

Mais les voyageurs avaient la possibilité de 'dégrader' cet idéalisme et d'altérer les perceptions, en d'autres termes, l'équivalent de mettre quelques couches de gris ou de poussières sur une image trop parfaite. Ils pouvaient aussi simuler des situations particulières, reconstituées aussi fidèlement que possible d'après les archives rescapées des diverses catastrophes naturelles et de plusieurs cataclysmes géopolitiques.

AL NATH